

## « La Trilogie des machines » : résumé de trois nouvelles de Pavese

Dans chacune des trois nouvelles de cette trilogie dédiée à l'essor des prouesses techniques au début du 20<sup>e</sup> siècle, Cesare Pavese campe de jeunes ambitieux dont la bonne volonté est réduite à l'impuissance dans un monde dénaturé par une industrialisation galopante. Les deux premiers se soustraient par défaut à l'asservissement de l'homme à la machine tandis que le troisième s'y laisse prendre et y succombe. Cette vision pessimiste du progrès qui se retourne contre l'homme en le déshumanisant ressemblerait presque à une dystopie où le pouvoir dominant la société s'exercerait de manière occulte par l'intermédiaire des machines.

### *Premier récit : L'aventurier manqué*

Dans la première nouvelle, un jeune provincial italien, parti pour conquérir l'Amérique, s'est démené sans succès pour faire carrière dans la jungle du cinéma. Il est de retour épuisé dans son village natal. Il n'avait su décrocher que des petits rôles ou des emplois subalternes dans les studios. Il s'était mesuré à plus fort que lui sur un continent où les plus cyniques l'emportent. Après des années d'absence, il reconnaît à peine sa petite ville natale enlaidie par une zone industrielle à sa périphérie où se déplace la population active. La campagne a cédé le terrain à des habitations ouvrières dans des faubourgs hérissés de cheminées d'usine. Il se retrouve comme un étranger dans son propre pays. Sa famille ayant déménagé, il trouve un logement dans cette banlieue et subvient difficilement à ses besoins, à vingt-cinq ans, dans un emploi de machiniste de scène théâtrale au centre de la ville.

La monotonie de ce travail facilité grâce à ses apprentissages divers dans les studios lui laisse le loisir d'observer le flux aveugle des ouvriers à l'aller et au retour de l'usine dont la ressemblance avec les foules anonymes de l'ancienne métropole le frappe.

Ses talents artistiques demeurés inemployés lui font cruellement ressentir la banalité des décors imposés par des compagnies trop conventionnelles. Las de cette monotonie et du spectacle d'une humanité uniformisée par la routine, il espère trouver une diversion à l'arrivée d'une troupe de variétés. Celle-ci l'enchanté au début par la vivacité de ses danses et son entrain. Il s'entiche d'une ballerine séjournant dans son voisinage ; Il admire sa santé et l'énergie

déployée dans la maîtrise des pas et des attitudes, acquise à force de répétition. Mais il ne peut s'empêcher de comparer les mouvements des danseurs réglés par la chorégraphie aux gestes des ouvriers commandés par l'utilisation des machines et croit y voir une dépense d'énergie mécanique analogue, orientée en vue du rendement et de l'efficacité, à l'image de la volonté de puissance du monde industriel. Il retrouve dans la ballerine l'impulsion irraisonnée qui animait la collectivité Outre atlantique. Le jeune homme éprouve un grand éloignement vis-à-vis de cette évolution vers un nivellement irrésistible du monde. Le départ de la troupe ambulante le sépare de sa ballerine et il cherche refuge dans l'usine à rêves du cinéma. A la fin de la projection d'un film américain qui lui a fait revivre la ruine de ses espérances, il est renversé par une voiture.

Au lieu de stigmatiser l'échec du jeune ambitieux, l'auteur projette un éclairage sur les causes profondes de la capitulation du jeune homme, interprétée comme une forme de résistance devant ce prodige de magnificence et de puissance qu'est devenu l'Amérique, symbolisé par ses gratte-ciels.

L'époque de Pavese est partagée entre la nostalgie des traditions villageoises et la fascination du progrès économique incarné par le Nouveau monde.

Le contrecoup de cette réussite retombe sur l'espèce humaine qui subit les effets d'une industrialisation accélérée dans son aliénation croissante au profit du rendement. Mystifiée par l'amélioration du niveau de vie induit par la croissance économique, l'humanité se laisse téléguider par des processus collectifs qui la privent de son libre arbitre. L'être humain perd peu à peu la maîtrise de sa conduite comme le démontre l'accident fatal dont le jeune homme a été victime.

### ***Deuxième récit : Le mauvais mécanicien***

Détourné de ses vellétés artistiques par manque d'inspiration, un jeune citadin se résout en désespoir de cause à chercher du travail dans une usine. D'abord embauché pour surveiller passivement une machine actionnant un levier dans un atelier de forge, il est transféré à sa demande dans le secteur des marteaux-pilons qui servent à marteler le fer chauffé à blanc dans des fours. D'abord admiratif devant la force physique des ouvriers aussi puissants que des machines, il se rebiffe devant cette tâche abrutissante et préfère

essayer les voitures après leur montage. Il éprouve une ivresse inconnue à dévaler les pentes à toute vitesse et se sent enfin libre et vivant. Faisant véritablement corps avec les véhicules, il ne souffre plus de son renoncement à la poésie jusqu'au jour où il a le malheur de s'aventurer jusqu'à sa contrée d'origine. La rage le reprend de ne pas trouver les mots pour traduire son émotion à la vue de ses collines. Il y retourne souvent et finit par épouser une paysanne du cru qu'il emmène vivre près de son usine. Mais il se lasse aussi de cette existence en mesurant l'appauvrissement mental qui le guette ; il ne tarderait pas à devenir semblable à une machine comme les autres pilotes de son entourage. Lorsqu'il lui arrive d'écraser accidentellement un passant, il n'en ressent aucun remord. Sa sensibilité ne se révolte plus contre son avilissement. A la longue cependant, sa conscience proteste par un mal être et un dégoût devant l'inanité de sa vie. Il prend la décision d'en finir et se jette avec sa voiture dans un précipice.

### *Troisième récit : Le pilote malade.*

Rafter se livrait corps et âme au sport de l'aéroplane, ne manquant aucun championnat. Il défiait la mort dans des acrobaties de plus en plus risquées et avait subi plusieurs accidents sans se laisser ébranler. Voler était devenu chez lui une idée fixe, mais l'épuisement le rattrapa et il finit par tomber gravement malade. Victime du rythme emballé et de la mécanisation excessive de sa vie, il dut renoncer à sa passion du vol. Il ne put rester en place lorsque les médecins découvrirent une atteinte respiratoire et lui ordonnèrent le repos. Il continua à s'épuiser lors de sorties nocturnes avec ses fans, emporté par sa frénésie de mouvements et de plaisirs. Lorsqu'il tenta de reprendre ces vols, ses forces le trahirent, contraint d'atterrir à cause de ses quintes de toux et ses migraines. Il finit ses jours chez un parent, consumé par une phtisie galopante.

Le lecteur peut observer un crescendo dans cette trilogie. La ruine des ambitions du premier personnage écrasé par la suprématie américaine s'était soldée par un retour au pays natal et un exil intérieur devant la disparition des anciennes structures sociales. Le second personnage ne se cantonne plus dans une posture d'observateur désenchanté. Faute de pouvoir réaliser sa vocation de

poète, il cherche à échapper à ses tourments en s'improvisant ouvrier. Il découvre pour son malheur qu'au lieu de favoriser l'épanouissement de l'individu, l'activité industrielle absorbe ses forces vives au détriment de sa liberté, agissant comme un forceps sur son corps et son esprit. Le personnage de la troisième nouvelle, lui, a atteint un point de non-retour dans le « fanatisme mécanique ». Il adhère complètement au monde du progrès scientifique et de l'innovation représentée par l'aéroplane dont il est devenu le champion. Il fusionne avec son partenaire ailé et ne vit que pour ses voltiges aériennes. Par rapport au premier personnage resté en lisière son époque, il a fait siennes les valeurs de performance et de technicité. Cette progression témoigne d'une impossibilité de se soustraire à l'accélération de l'Histoire et aux incidences du Progrès.

FIN